Dan Healey, Homosexual Desire in Revolutionary Russia

Éric Fassin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6639>

DOI : 10.4000/monderusse.6639

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 938-941

ISBN : 2-7132-2057-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Éric Fassin, « Dan Healey, Homosexual Desire in Revolutionary Russia », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 46/4 | 2005, mis en ligne le 29 juin 2009, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6639> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6639>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Dan Healey, Homosexual Desire in Revolutionary Russia

Éric Fassin

RÉFÉRENCE

Dan HEALEY, **Homosexual Desire in Revolutionary Russia. The Regulation of Sexual and Gender Dissent**. Chicago, Londres : The University of Chicago Press, 2001, 392 p.

- 1 L'ouvrage de l'historien Dan Healey apporte une contribution importante à l'histoire de l'homosexualité en même temps qu'à l'histoire soviétique. S'il parcourt une chronologie qui mène des années 1870 à la chute du régime communiste, l'essentiel du livre est consacré aux premières décennies du ^{xx}^e siècle, avec les deux tournants que constituent la dépénalisation de la sodomie en 1922 et sa « repénalisation » en 1933-1934. Cette recherche, fondée sur l'exploration d'archives récemment devenues accessibles, ouvre à partir d'un matériau empirique très riche, tout particulièrement du côté des documents policiers et médicaux, des perspectives nouvelles et stimulantes. Elle en reste toutefois tributaire, non pas seulement parce que l'auteur reconnaît ne pas toujours être en mesure de répondre aux questions qu'il pose (ainsi, pour expliquer la soudaine mobilisation du pouvoir contre l'homosexualité masculine en 1933), mais aussi, plus fondamentalement, parce que cette histoire est finalement moins celle du « désir homosexuel », en dépit du titre, que de sa « régulation », conformément au sous-titre.
- 2 La première partie présente la préhistoire de l'homosexualité soviétique, ou plutôt des homosexualités, car l'histoire n'est pas la même selon qu'il s'agit des hommes ou des femmes – et c'est l'un des fils conducteurs de cet ouvrage, même si, comme la société dont il traite, l'auteur est amené à s'intéresser davantage à l'homosexualité masculine. On découvre ainsi la figure traditionnelle des pratiques sexuelles entre hommes fondées sur l'inégalité et la dissymétrie (maîtres et serviteurs, artisans et apprentis, ou bien, dans le monde des bains ou des taxis, les clients requérant aussi des services sexuels), mais aussi, dans une logique de modernisation de la Russie, en particulier dans les deux

capitales où elle commence à prendre forme, Saint-Pétersbourg et Moscou, l'émergence d'une culture nouvelle, une sous-culture urbaine qui permet de parler véritablement d'homosexualité, avec ses rôles différenciés qui rappellent le « gay New York » de la même époque, étudié par l'historien George Chauncey dans un ouvrage déjà classique¹ – la « tante » efféminée (*tetka*, en anglais *fairy*), le « vrai homme », soldat ou marin viril (*ženonnavistnik*, en anglais *trade*), et celui, au statut incertain, qui se fait ou se laisse payer, « pédéraste pour l'argent ». Du côté des femmes, bien moins autonomes, on est loin d'une culture lesbienne de salon, comme à Paris ou à Berlin dans les mêmes années ; les pratiques sont confinées dans l'univers féminin des bordels, ou protégées dans le cercle privé des familles.

- 3 L'homosexualité posait moins problème en Russie qu'en Grande-Bretagne ou en Allemagne, ou même en France : sans doute la sodomie y était-elle interdite depuis 1835, mais le régime tsariste ne s'embarrassait guère d'une police des mœurs, l'Église orthodoxe marquait plus d'indulgence ou d'indifférence à l'endroit de l'homosexualité que l'Église catholique et, dès lors que l'homosexualité relevait moins de la médecine légale que de la psychiatrie, la Russie au début du xx^e siècle connaissait en la matière un régime que Dan Healey résume en deux termes : « euphémisme et discrétion ». La dépénalisation de 1922 doit du reste être comprise dans l'histoire plus longue de sa remise en cause, au nom de la modernisation, avant comme après la révolution de 1917. D'un côté en effet, les communistes, à commencer par Lenin, se reconnaissent sans doute dans une vision de la sexualité qui est moins « libertaire » que « rationalisée ». D'un autre côté pourtant, Dan Healey se range du côté de Laura Engelstein et s'écarte de Simon Karlinsky : la dépénalisation dans le Code pénal de 1922 ne serait pas accidentelle, mais intentionnelle ; elle s'inscrirait dans la logique du « consensus moderniste » entre juristes libéraux, sociaux-démocrates et bolcheviks – d'autant plus remarquable par contraste avec l'Allemagne et l'Angleterre contemporaines, où ce « crime » reste passible de longs emprisonnements.
- 4 En Russie soviétique, la clinique peut prendre le relais de la prison : les pratiques homosexuelles apparaissent dès lors comme des signes de « perversion », plutôt que de « perversité ». La médecine définit ainsi l'homosexualité, en opposant le rôle passif, supposé congénital, au rôle actif, qui serait acquis. On le devine : moins pathologique, le second se prêterait mieux à la démarche thérapeutique que le premier, puisqu'il s'éloigne moins des normes de *gender*. Car c'est aussi l'une des richesses de ce livre : la sexualité est toujours comprise dans son articulation avec le genre – dans la société, et dans la lecture qu'en propose Dan Healey. Ce qui pose problème dans l'acte homosexuel, c'est donc surtout l'homme efféminé – plus que l'homme viril bien sûr, mais plus aussi que la femme « masculine ». Ce personnage dévirilisé et le malaise qu'il suscite sont donc renvoyés dans l'altérité culturelle des « malheureux *bachi* du Turkestan », jeunes travestis à la fois « étrangers » et « rétrogrades ». Par contraste, pour les femmes, la masculinisation peut apparaître en termes positifs, y compris sous forme travestie, et jusque dans les rangs de l'armée, comme une figure de la modernisation révolutionnaire : n'est-on pas prêt alors, dans des cas exceptionnels, à tolérer les mariages entre femmes ?
- 5 Le deuxième plan quinquennal, en appelant à « débiologiser » les sciences humaines, préparait déjà le terrain : en matière d'homosexualité, la médecine pouvait être dépossédée de son objet. Au début des années 1930, la purge du parti communiste, traduction politique de la crise économique et sociale, affecte également les « anormaux », et les boucs émissaires que sont les homosexuels de sexe masculin sont

parmi les victimes. Dan Healey rappelle toutefois que la répression nouvelle doit être envisagée non seulement dans une logique nationale, mais aussi internationale. L'Allemagne nazie s'engage alors dans la dénonciation d'une homosexualité « enjuivée », qu'incarne la volonté émancipatrice de Magnus Hirschfeld. En retour, les communistes allemands vont se démarquer, après l'incendie du Reichstag, de toute influence homosexuelle – jusqu'à dénoncer l'homosocialité (cette sociabilité intime entre hommes), jugée sulfureuse, d'Ernst Röhm à la tête des SA. Plus discrète, la dépénalisation de l'homosexualité en Union soviétique, en 1933-1934, doit donc se comprendre dans ce contexte. Cette internationalisation avait déjà eu pour centre l'Allemagne, au début du siècle, avec le procès Eulenburg ; dans les années 1950, elle se jouera à partir des États-Unis, en réaction au communisme, avec le macarthysme².

- 6 La question se pose depuis lors en Union soviétique – et des communistes étrangers la posent à Stalin : « Un homosexuel peut-il être membre du parti ? ». Il ne faut toutefois pas exagérer la singularité de la question homosexuelle : Dan Healey le rappelle, la dépénalisation s'inscrit dans le cadre d'une politique nouvelle qui n'est pas seulement d'hétérosexualité obligatoire, mais aussi de maternité obligatoire, et plus généralement de valeurs familiales soviétiques. Au fond, c'est la même logique qui prendra forme en France sous Vichy, la politique de la sexualité étant pareillement indissociable d'une politique du *gender*, avec une semblable inscription dans la biologie³. Du reste, cette biologisation se marque par un retour en arrière révélateur : alors que, dans les années 1920, la question sexuelle commençait à être posée de manière égale pour les hommes et les femmes, dans les années 1930 la différence est rétablie : des pratiques homosexuelles entre femmes, le stalinisme n'a rien à dire ou presque.
- 7 La troisième et dernière partie de l'ouvrage, la plus courte, ouvre des pistes sur les périodes suivantes – la répression, entre Goulag et clinique, et la libéralisation récente. C'est surtout une invitation à poursuivre l'enquête sur la « dissidence sexuelle » comme révélateur du pouvoir, et plus largement sur le genre et la sexualité comme langages politiques, y compris pour l'État soviétique, qu'il s'agisse de penser les rapports entre les classes ou les cultures. L'internationalisation de la question homosexuelle est sans doute une des pistes les plus prometteuses, d'autant que la multiplication des recherches dans des cadres nationaux en a préparé le matériau.
- 8 Le travail de Dan Healey montre donc bien ce que le pouvoir fait du sexe. C'est ainsi qu'il explique comment la « géographie de la perversion » contribue à construire l'espace national : l'homosexualité est pensée comme une pathologie individuelle lorsqu'il s'agit des cités soviétiques européennes et, au contraire, sur le mode culturaliste chez les populations périphériques non-slaves. Ce contraste participe donc d'un partage de l'empire puis de l'union entre deux mondes, « civilisé » et « primitif ». Mais, en retour, son livre ne fait qu'esquisser (et paradoxalement davantage pour la période prérévolutionnaire), en s'appuyant sur des ouvrages littéraires et des journaux intimes, et à travers l'écran des rapports de police, ce que le pouvoir fait au sexe – aux cultures sexuelles, aux pratiques et aux représentations, intimes autant que publiques, du côté non seulement de ceux qui exercent le contrôle, mais aussi de ceux et celles qui en sont l'objet. En effet, et c'est la leçon de Foucault qui peut aussi être appliquée à l'histoire soviétique, le pouvoir ne doit pas seulement être appréhendé à partir du couple que forment répression et libération : le pouvoir ne se contente pas d'empêcher et de permettre ; il fait exister, advenir, y compris des manières de vivre.

NOTES

1. George Chauncey, *Gay New York, 1890-1940*, Paris : Fayard, 2003 (édition originale : 1994).
2. Pour ce premier moment d'internationalisation, au début du xx^e siècle, voir Florence Tamagne, *L'histoire de l'homosexualité en Europe : Berlin, Londres, Paris (1919-1939)*, Paris : Le Seuil, 2000. Pour les années 1950, voir John D'Emilio, *Making Trouble : Essays on Gay History, Politics, and the University*, New York, Londres : Routledge, 1992.
3. Voir Francine Muel-Dreyfus, *Vichy et l'éternel féminin*, Paris : Le Seuil, 1996.